

R0

Geoffrey Lloyd, « *Phusis / natura / nature : origines et ambivalences* », *Les natures en question*, Odile Jacob, 2018. [2 options : résumer la première partie du texte en 100 mots +/- 10%, **ou** résumer tout le texte en 200 mots +/- 10%].

Le concept de « *phusis* » est une donnée importante de la pensée philosophique en Grèce ancienne. Initialement, c'est-à-dire dans la plus ancienne littérature grecque qui nous soit parvenue, il n'existe pas encore de concept global unique correspondant à la *phusis*. On ne trouve qu'un seul emploi du terme chez Homère, lorsqu'un dieu (Hermès) montre à Ulysse une herbe : ici, la *phusis* semble décrire son aspect et/ou sa croissance (c'est le sens premier des mots dérivés du verbe *phunai*, « grandir »). De plus, il s'agit d'une herbe magique qui protégera Ulysse des sorts de Circé. Le terme ne fait clairement pas référence à la nature comme domaine d'investigation. C'est aussi le sens que lui attribuent nombre des premiers philosophes présocratiques, que l'on nomme *phusikoi* ou *physiologoi* et dont les œuvres sont appelées *historia peri phuseos* (enquête sur la nature), un titre qui, dans certains cas, remonte aux auteurs originaux eux-mêmes. Même le sophiste Gorgias, qui plaide pour une ontologie négative (rien n'existe ; lors même qu'une chose existerait, elle ne serait pas connaissable, et, le fût-elle, elle serait incommunicable) a intitulé son œuvre *De la nature* ou *Traité sur le non-être*. Ces premiers philosophes grecs évoquent souvent des phénomènes individuels, dont la plupart étaient associés à une intervention divine, mais pour lesquels les philosophes apportent des explications naturalistes. Ainsi, Xénophane dit de l'arc-en-ciel, Iris (mais Iris est aussi conçue comme messagère des dieux), qu'il n'est qu'un nuage. Souvent, la connaissance que les philosophes se targuent de posséder s'oppose fortement à l'ignorance et aux idées reçues de la « multitude ». Pour Héraclite, la nature « aime à se cacher ». Il faut quelqu'un de particulier (comme Héraclite lui-même) pour dire comment sont les choses.

On retrouve des raisonnements semblables dans les premiers textes médicaux grecs. Le célèbre traité dit « hippocratique », *De la maladie sacrée*, propose un récit naturaliste de cette maladie¹, très loin de ce que clament ceux que l'auteur nomme « purificateurs » (et qu'il assimile aux « magiciens »), en associant la maladie avec les dieux et en proposant même des « diagnostics » spécifiques pour différents types de maladies associés à des divinités particulières. L'auteur affirme, au contraire, que cette maladie, comme toutes les autres, a sa nature (*phusis*) et sa cause. Pour « cause », l'auteur utilise entre autres le terme *aitiè*, le sens fondamental d'*aitios* étant « responsable ». C'est un terme qui recouvre à la fois la culpabilité au sens juridique et la cause naturelle, alors que la *phusis*, autre mot employé dans la polémique du traité, est caractéristique de l'approche naturaliste des écrivains médicaux, qui insistent sur le fait qu'il n'est point besoin d'invoquer les dieux pour expliquer les maladies.

Dès le IV^e siècle avant notre ère, l'*historia peri phuseos* est clairement établie comme un domaine sur lequel les *phusikoi* s'affirment experts ; il comprend l'étude des animaux (comme l'*Historia animalium* d'Aristote), des plantes (Théophraste) ou des minéraux, tandis qu'Aristote propose bien sûr un récit général de la *phusis* elle-même, où il parle de la causalité en général, même s'il ne s'agit bien sûr pas de « physique » au sens moderne. Par la suite, la *phusikè* devient l'une des trois principales branches de la philosophie, avec l'éthique et la logique. Même les sceptiques hellénistiques, qui se sont abstenus de spéculer sur la réalité sous-jacente et les causes cachées, ont continué à supposer que les phénomènes naturels avaient leur nature régulière.

[fin de l'extrait si résumé en 100 mots]

La Chine ancienne, des Royaumes combattants à la fin des Han – du II^e siècle avant J.-C. au II^e siècle après –, ne disposaient pas d'un concept global unique remplissant le rôle de la *phusis* grecque. Le terme employé en chinois moderne pour « nature », *daziran*, est dérivé d'un mot utilisé par les Japonais postérieurement à leur connaissance des concepts occidentaux ; il est donc beaucoup plus tardif. Si l'on

¹ L'épilepsie.

s'interroge sur la manière dont les Chinois anciens ont abordé les questions dont les Grecs débattaient à l'aide du terme *phusis*, il faut se faire à l'idée que les réponses sont nombreuses et variées. Dans un contexte donné, les Chinois spéculaient sur le changement en utilisant le concept des « cinq phases » ou des « cinq agents » (*wu xing*) ; dans un autre contexte, ils débattaient de ce qui se produit « spontanément » (*ziran*), c'est-à-dire sans intervention humaine ; dans un troisième encore, ils spéculaient sur les origines de la « myriade de choses » (*wanwu*) ou simplement des « choses » (*wu*) ; dans un quatrième, ils étudiaient les relations entre le Ciel (*tian*), la Terre (*di*) et les Hommes (*ren*).

Dans d'autres contextes, ils se sont intéressés à la « raison des choses » (*li*) ; bien sûr, le *Dao* est le but de nombreux projets, moins pour des questions de connaissance intellectuelle que comme incarnation de la Voie. Ici encore, le terme *jing*, qui désignait à l'origine le riz le plus fin, est invoqué pour discuter du caractère réel des choses, de leur « essence » pour ainsi dire ; un débat houleux eut lieu aux IV^e et III^e siècles avant J.-C. pour déterminer si les hommes sont bons, mauvais ou indifférents, autour de la question fondamentale de la moralité. Dans ce contexte, le terme employé est *xing*, que l'on peut traduire par « nature (humaine) », même si la prudence s'impose. Lorsque le *Lushi chunqiu*, recueil savant rédigé au III^e siècle avant J.-C., parle du *xing* de l'eau, il l'associe aux idées de « pureté » et de « transparence », *qing*. Quand on y lit que le *xing* de l'homme (*ren*) est « longue vie » (*shou*), il est évident que l'auteur ne cherche pas à définir la nature physique de l'eau ou de l'humanité, mais plutôt à définir un idéal dans chacun des cas, le caractère de la chose en question, quand il est le meilleur possible.

Nous constatons alors que les Chinois disposent d'un large éventail de termes pour discuter de certaines questions, là où les Grecs anciens auraient parlé de *phusis*. Mais il faut bien comprendre que les Chinois, contrairement aux Grecs, n'étaient pas tentés d'envisager toutes ces questions à la fois et de les considérer comme étant toutes des parties d'une même problématique, la « nature ». Si quelqu'un était tenté de faire l'hypothèse selon laquelle on ne peut pas faire de sciences naturelles, ni même de philosophie, sans un concept aussi fondamental que la « nature », la pratique des Chinois la réfuterait, puisqu'ils étaient parfaitement capables d'évoluer dans divers contextes, en définissant chaque fois les problématiques différemment.

Cela invite de nouveau à la prudence. Affirmer que les Chinois anciens n'avaient pas de concept équivalent à celui de « nature » ou de *phusis* ne veut bien entendu pas dire qu'ils n'appréhendaient pas la régularité des phénomènes. Ils savaient bien évidemment qu'il fallait semer pour obtenir une récolte. Ils ont estimé de plus en plus précisément la longueur de l'année solaire, du mois lunaire ; ils étaient capables de prédire les éclipses de Lune, de même que celles du Soleil. S'ils avaient une compréhension implicite de ce que nous appelons la « nature », ils n'ont néanmoins pas explicité le fait que les divers domaines qui les intéressaient faisaient partie d'une seule et même enquête, l'enquête sur la nature, l'*historia peri phuseos*. De plus, les individus qui ont effectué ce travail ne se sont pas distingués – et n'ont pas été distingués par les autres – en tant que *phusikoi* ou « naturalistes ». Les experts chinois dans différentes disciplines ont bien sûr revendiqué leurs connaissances avancées : pas en tant qu'experts de la « nature » en tant que telle, mais plutôt de l'étude des structures célestes (*tian wen*) d'une part, des mathématiques (*shu shu*) d'autre part, ou encore de l'agriculture, et ainsi de suite.

Se dessine donc un large contraste entre une tendance grecque synthétisante, qui considère la *phusis* comme la question essentielle, et une hypothèse chinoise de différenciation entre divers domaines et projets.